

Georges COLLEUIL

LE PARCHEMIN INTERDIT

Éditions
Trajectoir**E**

Prologue

LE 16 OCTOBRE 2009, un événement insolite aurait pu changer le cours de l'histoire si le secret qui l'entourait n'avait pas été aussi bien dissimulé.

Les indiscretions qui fusèrent çà et là des porosités académiques de l'université de médecine de Montpellier furent à ce point démenties qu'on n'hésita pas à accuser de comploteurs ceux qui précisément voulaient dénoncer un complot encore plus grand.

Au cours des fouilles archéologiques engendrées par les travaux de rénovation des canaux d'eaux usagés de la ville de Paris, on mit au jour un tombeau du XIII^e siècle, à l'intérieur duquel reposait le corps d'un homme en parfait état de conservation, et qui exhalait un parfum de jasmin d'une fragrance telle qu'il enivrait les esprits les moins subtils.

En plus de cette odeur de sainteté qui émanait du cercueil, un spectacle tout aussi surprenant attendait les archéologues.

Le corps, nu, qui paraissait davantage se reposer que « reposer », exhibait sur la quasi-totalité de la peau un invraisemblable tatouage. Arabesques cryptées, figures abstraites au symbolisme mystérieux, calligraphies arabes, hiéroglyphes égyptiens ou idéogrammes asiatiques, cette dermo-tapisserie avait de quoi étourdir ceux qui la découvraient. Un « homme écrit », comme on disait au Moyen Âge.

Cet improbable linceul racontait certainement une histoire codée, et selon les nombreux spécialistes qui se succédèrent autour de la biblio-dépouille, cette hypothèse était la plus vraisemblable. Parmi eux se trouvaient le professeur Larvati, du département des momies au Louvre, Arthur Lepers du CNRS, Brageli de l'école de Rome, puis Odette de Champdivers, conservateur des monuments historiques, attachée au patrimoine national. L'Académie de médecine fut aussi prévenue, la police ainsi que les autorités de tutelle. Lorsque la presse se rendit sur les lieux, il était déjà trop tard. Tout le site était bloqué par des barrières métalliques en interdisant l'accès.

Dès cet instant, les plus incroyables rumeurs furent amplifiées par le va-et-vient incessant de la police scientifique, d'hommes et de femmes en blouses blanches ou affublés d'une panoplie carnavalesque de scaphandriers. On avait découvert un charnier, une cache d'armes terroriste, on parla même d'un nouveau Roswell ! La presse s'impatientait. Il fallait un communiqué.

Tout alla ensuite très vite. Des ambulances escortées de motards de la police quittèrent le site toutes sirènes hurlantes.

Je fus particulièrement sensible à cet événement, car à ce moment précis, je sortais de la Bibliothèque nationale où je venais de vivre avec Leila une expérience à nulle autre pareille...

Après avoir rempli moult formulaires, déposé nos empreintes, posé de face et de profil pour un photographe assermenté, et confirmé de nos signatures je ne sais plus quelle décharge, nous étions enfin arrivés devant la porte du cabinet des estampes, sanctuaire sacré où se trouve archivé depuis des siècles le Tarot de Charles VI.

Nous avons sonné, impressionnés par les boiseries solennelles, les lourdes portes, le judas électronique et la caméra vidéo. Après une interminable attente, un employé, à côté de qui Cerbère ressemblerait au gentil petit yorkshire à sa maman, vint nous ouvrir.

Nous lui avons formulé notre demande, à savoir consulter l'original du Tarot de Charles VI.

Il a regardé nos papiers et nous a conduits vers une vaste table de lecture. Sans dire un mot, il nous a désigné deux chaises puis s'est éloigné en traînant le pas. Quelques instants plus tard, il est revenu et a posé devant nous une boîte d'un assez grand format, comme celui des livres de bibliophilie. Il nous a aussi remis des gants blancs, a attendu que nous les enfitions, puis a reculé de quelques pas et s'est appuyé contre une autre table. Il ne nous a pas lâchés du regard. Un regard soupçonneux pour le moins.

Nous avons ouvert le livre.

Les images étaient là, détachées les unes des autres. Mon cœur, prêt à exploser, battait à tout rompre. Mes doigts tremblaient. Leila avait les yeux qui brillaient. Mais quelque chose d'autre brillait, que nous n'oublierons jamais.

De chaque image jaillissait une poudre d'or étoilée et phosphorescente, comme on peut en imaginer dans les contes, lorsque des fées touchent de leur baguette les êtres ou les objets qu'elles veulent protéger.

Une fine poudre, légère, immatérielle, évanescence, s'élevait en subtiles volutes au-dessus du Tarot de Charles VI, et nous enveloppait de rêve et de magie. Des filaments luminescents pareils à ceux que l'on chasse sous nos yeux clos lorsque la lumière du soleil vient forcer le barrage de nos paupières. Mais encore plus extraordinaire que cette efflorescence de lumière, chaque image pulsait de vie. Un cœur battait dans le Tarot de Charles VI.

Nous étions émerveillés, très concentrés sur les images. Leila ne se ressemblait plus. Son visage s'était adouci. Je redécouvrais à quel point elle était belle. Brune avec des taches de rousseur. Nous avons tourné délicatement les pages de ce livre sacré. Lorsque nous sommes parvenus à l'Amoureux, je lui ai pris doucement la main. Elle ne l'a

pas retirée. Mon cœur a explosé. J'étais amoureux. Cette lueur d'or et de lumière nous accompagnera longtemps.

Dès lors chaque fois que je ferai l'amour avec Leila, je sentirai le parfum indicible de la poudre d'or du Tarot de Charles VI, dont les origines remontent à des temps antérieurs à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie et dont les images se sont faites et défaites au cours des siècles sur les terres rouges du Maroc, les champs de lavande de Provence et les matins pastel du Languedoc.

*

I

Le départ de Fès

6 avril 1199 – 7 Joumada Al-Thani 595

*Douze ans après la grande conjonction de toutes les planètes en Balance,
556 ans après l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.*

LE CHANT DOULOUREUX DES MUEZZINS déchirait le ciel et appelait la population de Fès à se rendre près des mosquées. Ce n'était pourtant pas l'heure de la prière, mais la nouvelle de l'embuscade dans laquelle était tombée la caravane venait de parvenir dans la ville sainte.

Des Bédouins avaient ramené les corps des victimes et les déposaient, bien alignés, à l'entrée de la cité. On attendait que les familles viennent les reconnaître.

Tazert, alerté par la rumeur, se hâta près du campement improvisé où l'on amenait les dernières dépouilles. Écrasé d'angoisse, l'homme à la silhouette d'oiseau pria dans le silence de son cœur pour que son ami ne fût point parmi les victimes. Mais cette fois-ci le Tout-Puissant n'entendit pas sa prière.

Jandal Ibn Zuffar gisait, exsangue, dans un linceul de fortune. Tazert s'écroula en larmes auprès de Jandal. Le désespoir avait remplacé l'angoisse. Il caressa le visage du scribe, et resta ainsi plus d'une heure sous le soleil brûlant.

Jandal dormait.

Les pleureuses arrivaient en bande chaotique, s'arrachant les cheveux. Il renvoya celles qui s'accrochaient au corps de Jandal.

À la nuit tombée, les étoiles ont baissé les yeux.

Les six sages se sont alors réunis pour une prière commune. Ils évoquèrent à tour de rôle leur frère disparu ainsi que l'incroyable expérience qu'ils venaient de vivre ensemble au cours des deux dernières lunes.

Convoqués par Tazert, ils étaient venus des quatre coins du monde pour former ce que certains appelleraient la confrérie du Jasmin. Chacun d'entre eux possédait un septième de la connaissance universelle, qu'en ces périodes profanes, le monde était sur le point d'oublier. Un rêve qu'ils firent en commun leur avait transmis un message codé : « Une image vaut dix mille mots. » Lorsqu'ils rencontrèrent Jandal Ibn Zuffar, scribe calligraphe de l'empire, ils surent sans le moindre doute qu'il était le septième initié de leur confrérie, et que c'était à lui qu'ils devaient transmettre leur connaissance avant de disparaître. Jandal, qui n'accordait que peu de valeur à son existence et à la vie en général, eut du mal à accepter qu'il était cet initié. Mais Tazert avait fini par le convaincre. Jandal reçut alors de chacun de ses compagnons un enseignement qu'il avait alors consigné, sous forme de dessins, d'enluminures et de calligraphies, sur vingt et un rouleaux en peau de gazelle.

Tazert lui avait transmis la connaissance des civilisations perdues et appris la méditation. Gao Song, élève du grand mandarin au pays des Sères¹, lui enseigna le jeu d'échecs et lui fit découvrir la magie de la science des nombres et des finesses mathématiques. Gabriel,

1 Ancien nom de la Chine.

fil d'Ariel, lui révéla la Cabale, Christian de Beaufort lui exposa les lois fondamentales de la métaphysique, Artus le Perse, à la barbe tressée, l'initia à l'astrologie et Shakti, la princesse indienne, lui légua le plus ancestral des savoirs en s'unissant à lui sous une fontaine providentielle, décorée de deux dauphins sculptés.

C'est en rentrant à Marrakech qu'il tomba dans l'embuscade qu'avaient tendue vingt-deux bandits aux dents serties d'or et d'infection à la caravane à laquelle il s'était joint.

Celle-ci fut mise à sac. Les voleurs, hostiles à tout ce qui relevait de l'art ou de la culture des Arabes lettrés, ont brûlé ce qui de près ou de loin ressemblait à des écrits.

On supposa un temps qu'ils s'étaient emparés des rouleaux. D'autres ont prétendu que les vingt et un parchemins avaient brûlé dans l'immense incendie qui avait suivi la razzia.

Nul ne savait en réalité ce qu'ils étaient devenus.

Dans la nuit obscure, Gabriel récita le Kadosch, Christian exhuma de sa mémoire un *De profundis* entendu plus de trente ans plus tôt, le jour des obsèques de son père. Gao Song, Artus et Tazert prononcèrent l'un après l'autre des poèmes sères², perses et berbères. Shakti dansa. Ses mains souples et sensuelles racontaient un désespoir silencieux...

Puis tous les six entamèrent une très vieille mélodie inspirée du *Livre des morts des anciens Égyptiens*.

Vers la fin de la nuit, alors que le moment de se séparer approchait, Shakti leur annonça qu'elle était enceinte :

« Jandal est toujours vivant à l'intérieur de moi. La chaleur de sa semence réchauffé encore mon ventre. Quand viendra le jour de mettre au monde l'enfant de Jandal, je désire que vous soyez tous auprès de moi. »

Un léger trouble pénétra les cinq hommes. Ils se regardèrent puis s'approchèrent de leur égérie, formant un cercle autour d'elle.

2 Chinois.

Tazert prit la parole :

« Nous en faisons le serment. Et ce serment renouvelle tous ceux que nous avons faits depuis l'incendie de la grande bibliothèque d'Alexandrie et surtout depuis que nous avons ramené au grand Tout la dépouille de notre maître Zénodote. Tous, Un.

– Tous, Un, répétèrent l'un après l'autre les quatre hommes. »

Puis, avant de se séparer, ils s'étreignirent avec force.

Tazert quitta la demeure et traversa la ville aux dix mille fontaines. Les habitants de Fès s'étaient habitués à sa longue silhouette d'oiseau. Sa science et sa douceur forçaient le respect de toute la population, du miséreux le plus famélique jusqu'au prince de haut lignage, du vieillard à l'enfant. Mais aujourd'hui, ils s'étonnèrent de l'allure de son pas, de son regard figé et de ses mains tendues devant lui en prière. Ils s'étonnèrent aussi de ne recevoir aucune réponse à leur sourire et à leur salut. Tazert n'avait plus les yeux rieurs qu'on lui connaissait habituellement. Mais les petites gens de la cité ne s'étonnent jamais bien longtemps et la douleur de Tazert ne bouscula guère la tendre quiétude de la médina. Les chiens l'escortèrent un instant puis, dépités de ne pas recevoir les caresses habituelles, le laissèrent à la porte Boujeloud. Il s'éloigna des murailles et voulut encore une fois méditer sur les hauteurs de la ville.

Il marcha longtemps en silence. De la colline dominant le nord de la cité, il pouvait voir la mosquée El-Qaraouiyyîn aux tuiles vertes. Au loin, la vallée du Sébou et la silhouette du Moyen Atlas. Il s'assit et se rappela le jour où il fit cette promenade méditative avec son ami et frère, Jandal Ibn Zuffar. Promenade philosophique où il lui expliqua à demi-mot pourquoi il l'avait fait venir à Fès, quels étaient ses origines, sa mission, son pouvoir.

Son cœur chancela à la mémoire de ces jours bénis, au souvenir du premier jour où il avait croisé le regard de Jandal dans la grande bibliothèque du calife, où il avait vu jaillir de ses doigts et de ses

calames une lumière phosphorescente qui le désignait comme l'élus qu'il attendait depuis si longtemps...

En rentrant chez lui, il passa près de l'horloge à éléphant qu'al-Jazari avait dessinée quelques années auparavant. L'automate rivalisait de perfection avec toutes les autres horloges que les habitants de Fès avaient connues de mémoire d'homme.

Un scribe, assis sur le dos d'un éléphant, indiquait avec son stylet le passage des heures. Une mécanique stupéfiante que les princes jalousaient, une « *mirabilia* » comme on la nommait alors, une merveille. Deux fois par heure, l'oiseau au sommet de l'édifice sifflait et tournait sur lui-même alors que le cornac frappait l'éléphant et que toute une machinerie se mettait en marche. Un faucon lâchait un caillou qui tombait dans la gueule du premier dragon puis ressortait par la gueule du second dragon et tombait à nouveau dans un récipient procurant l'éclat d'une sonorité musicale...

La girouette tourna au sommet de l'horloge. Neuf tours ! Pour saluer les neuf lunes qui s'annonçaient.

II

Manjadi

L'AUBE LEVAIT SON VOILE.

Neuf mois plus tard, alors que l'Occident chrétien pleurait encore la mort de Richard Cœur de Lion, Shakti mettait au monde le fils de Jandal. L'automne rougissait les lierres qui grimpaient sur les murailles du château de Puivert où le duc de Congost, ami de Christian de Beaufort, leur offrait l'hospitalité. Les six sages s'étaient retrouvés dans le sud de la France, au château de Puivert, et se préparaient de nouveau à être sept. Le seigneur Bernard de Congost n'était pas réellement duc. Mais depuis qu'il était enfant, toute sa maisonnée avait pris l'habitude de le désigner sous ce titre, tant son allure altière, sa générosité et son sens de la justice rayonnaient dans toute la région et même au-delà.

L'accouchement

Shakti s'épuisait. La sueur éclairée par le feu de cheminée gouttait sur son front en le faisant briller. Une respiration difficile soulevait sa poitrine. Douloureusement. Odette, la plus ancienne servante du Duc, veillait à ce qu'elle ne manque de rien.

Pourtant, le va-et-vient affairé des uns et des autres fatiguait Shakti et personne ne semblait s'en soucier, excepté Odette.

On attendait la ventrière. Lorsqu'elle arriva du village d'Espérazza, elle ne rassura guère. C'était une matrone épaisse, marchant comme un cavalier, criant comme un charretier. Elle se fraya vigoureusement un chemin, poussant du coude Tazert, Gabriel, Christian, et apostropha le Duc de Congost, agenouillé devant le lit de Shakti :

« Les hommes dehors ! C'est ici affaire de femme ! »

Un peu déconcertés par l'attitude autoritaire de la ventrière, les hommes se retirèrent sans protester et quittèrent la chambre à reculons, sauf Tazert qui, à son habitude, coula sa longue silhouette d'oiseau près d'une fenêtre où le contre-jour le rendait presque invisible.

Seules les femmes du château demeurèrent auprès de Shakti, entourant la matrone. Celle-ci sortit un pot de sa besace et commença à frictionner le corps de la parturiente de pommades aux herbes médicinales qui diffusaient dans l'air une odeur âcre. Ses gestes étaient sans douceur.

Tazert observait la scène avec une forme d'inquiétude mêlée de perplexité.

Quelque chose le dérangeait, mais il ne savait dire quoi. Peut-être était-ce les bavardages incessants des femmes autour de Shakti, à moins que ce ne fût son visage trop pâle, son regard qui semblait l'implorer, ou bien les gestes secs de la ventrière, ou bien encore le feu qui mourait dans la cheminée et que personne ne songeait à ranimer.

Tazert, qui avait pris l'habitude d'écouter ses ressentis, décida alors d'intervenir. Il s'approcha du groupe de femmes et d'une voix douce, mais ferme, dit :

« Tout le monde quitte cette pièce, sauf toi Odette, tu restes avec nous. »

Les femmes s'écartèrent et quittèrent la chambre à leur tour. La ventrière lança un regard venimeux à Tazert, mais celui-ci la prit doucement par un bras, la releva et l'accompagna jusqu'à la porte sans dire un mot. Il se dirigea ensuite vers la cheminée, attisa les braises puis s'approcha de Shakti. Elle le regardait, les yeux mouillés, mais emplis de reconnaissance. Elle semblait soulagée. Son souffle devenait plus régulier. Tazert prit à son tour une longue et profonde respiration puis posa ses grandes mains ouvertes sur son ventre. C'est alors qu'une étrange sensation l'envahit tout entier.

Une puissance le guidait du plus profond de son être. C'était Jandal. Il entendait sa voix, ressentait sa chaleur ; le souffle de son ami se superposait au sien et lorsque dans un cri vif et profond Shakti ouvrit à son fils la porte de la vie, ce sont les bras de Jandal qui se tendirent vers son ventre, les mains de Jandal qui enveloppèrent de chaleur le bébé et l'élevèrent à hauteur d'homme, les larmes de Jandal qui coulèrent, le cœur de Jandal qui chanta sa gratitude au Tout-Puissant. Son frère, son ami, l'avait guidé pas à pas du centre de l'univers au centre de son âme. Tazert avait délivré Shakti, mais c'est Jandal qui avait donné naissance à son fils, utilisant le corps de Tazert. Dès que le bébé fut sorti du ventre de sa mère, il urina sur Tazert, comme pour le bénir. Un long et vigoureux jet. L'homme à la silhouette d'oiseau échangea un sourire avec Odette, puis il posa l'enfant sur le ventre de Shakti. Le petit grimpa au sein de sa mère, s'en empara et s'endormit bientôt. Un peu plus tard, avec l'aide d'Odette, Tazert coupa le cordon ombilical lorsqu'il eut fini de pulser. Puis il lui tendit le bébé qu'elle alla laver dans le bac d'eau claire placé devant la cheminée.

Tazert essuya le front de Shakti qui avait retrouvé calme et sérénité. Ils restèrent silencieux l'un et l'autre, savourant ces instants sacrés, conscients qu'ils venaient de contempler le plus grand des mystères.

Mais ce moment de bonheur ne dura pas. Quand ils levèrent les yeux, Odette, effrayée, se tenait devant eux, le bébé dans les bras. Pâle comme un fantôme, elle tremblait de tous ses membres. Ils furent à leur tour saisis de terreur.

Dans l'antichambre, on avait fait servir du vin et des gaufrettes d'oublie³ aux compagnons inquiets. Ils attendaient qu'on vienne leur annoncer une bonne nouvelle. Bien sûr, les cris de Shakti étaient parvenus jusqu'à eux et ils savaient ce que signifiaient les douleurs de l'enfantement, mais depuis, plus rien. Ils n'avaient entendu aucun cri de bébé. Un silence lourd serrait leur poitrine et avait réduit en miettes leur vaillance légendaire. Gabriel et Artus ne se moquaient plus de Christian et de ses allures de damoiseau, Gao Song s'agitait dans ses vêtements trop amples en comptant pour la centième fois le nombre de pas qui séparaient dans cette vaste pièce les murs les uns des autres et Christian lui-même épluchait nerveusement, sans les goûter, les mandarines que Gao Song avait ramenées de son dernier voyage au pays du Soleil-Levant.

On avait reconduit la ventrière à Espérazza. Elle lança imprécation et anathème sur le château et ses occupants. Les domestiques et autres habitants du château s'étaient retirés discrètement, qui dans les écuries, qui dans les cuisines ou les autres dépendances.

Les portes de la chambre de Shakti s'ouvrirent enfin et la longue silhouette de Tazert apparut. Le propriétaire du château et les quatre compagnons se tournèrent vers lui et s'immobilisèrent. Le visage grave du Berbère n'avait rien pour les rassurer. Il les invita d'un simple geste à le rejoindre.

3 Pâtisserie médiévale.

Quand ils furent tous réunis à nouveau dans la chambre, un spectacle singulier les attendait.

Shakti tenait son bébé au sein. Il semblait vêtu d'une étrange combinaison collant à la peau, recouverte de signes et de traits incompréhensibles. Près de la cheminée, Odette se parlait doucement à elle-même, tout en alimentant le foyer. Les six hommes s'approchèrent de la femme et de l'enfant. Ils entourèrent le lit et comprirent.

L'enfant était nu, aucune combinaison, aucun vêtement ne le recouvrait. Sa propre peau était marquée du cou aux chevilles de multiples lignes bleues entrecroisées, formant un énigmatique quadrillage. Dans un carré tracé entre les deux petites omoplates du bébé, des signes mystérieux étaient dessinés. Arabesques, idéogrammes chinois, lettres de l'alphabet indien, hébraïque ou perse.

Le regard ailleurs, Shakti caressait du bout des doigts le dos de son fils, suivant les lignes incroyables qui couraient sur sa peau, se demandant si elles étaient l'œuvre d'un dieu ou d'un démon.

Les hommes étaient silencieux, mais la braise de leurs pensées brûlait leur front et serrait leur cœur.

Ils oscillaient entre l'émerveillement devant le plus incroyable des prodiges et l'angoisse de subir une malédiction.

Comme d'habitude, ce fut Tazert qui prit le premier la parole :

- « El Ayacha⁴ ! Prodige ou malédiction, vous demandez-vous ?
Je sais. Mais ne percevez-vous pas ici le calame de Jandal ?
– Un message de Jandal ? demanda Christian d'une voix lente et posée, ce qui contrastait avec son exaltation coutumière.

4 Terme arabe utilisé pour désigner un tatouage : littéralement « Celui qui fait vivre ».

– Un message de Jandal... » reprirent-ils tous ensemble dans leurs pensées.

Gao Song se pencha vers le bébé et observa attentivement les idéogrammes chinois qu'il reconnaissait au milieu de cet embrouillamini de signes.

« Très vieux sère⁵, lança-t-il à ses compagnons après s'être relevé. Intraduisible ! »

Quelques minutes après Artus, Gabriel, Tazert, le Duc et Christian confirmèrent le constat de Gao Song. Ils connaissaient ces signes, mais tous étaient bien incapables de leur donner un sens.

Odette d'un coup les tira de leurs rêveries inquiètes.

« Il existe une très ancienne tradition au Maroc qui dit que les enfants "écrits" sont protégés de la mort à condition que l'aiguille qui a tracé les signes sur leur peau ait servi à coudre un linceul.

– C'est exact, se rappela soudain Tazert qui ramenait progressivement à sa mémoire les histoires que lui racontait sa vieille nourrice lorsqu'il était enfant. Mais comment sais-tu cela ?

– Je sais ce que je sais ! L'origine de mon savoir est moins importante que mon savoir sur l'origine des choses. Le marquage est une protection et une bénédiction. Ne vous inquiétez pas pour cela. Mais inquiétez-vous pour autre chose. Ce prodige va susciter la convoitise de plus d'un être sur la terre et vous devrez mettre en garde l'enfant contre ceux qui en voudront à sa peau.

– Manjadi... petite graine de bonheur... »

Tous se retournèrent vers Shakti. La jeune femme regardait son bébé en lui souriant et répétait d'une voix pleine d'émotion :

« Petit Manjadi... Regardez mes amis, ce minuscule grain rouge sous son œil droit, comme une larme de sang qui n'aurait pas encore séché depuis la mort de son père... Nous l'appellerons Manjadi... Jandal Ibn Jandal Ibn Zuffar dit Manjadi... »

5 Ancien nom pour « chinois ».

- Manjadi... répéta l'un après l'autre chacun des hommes...
- Manjadi... prononça à son tour Odette... Et tu choisiras toi-même le moment où tu renonceras à ce surnom... Lorsque tu renonceras à ton enfance et que tu découvriras l'homme que tu es réellement. »

Les hommes observèrent Odette avec étonnement. Notamment le Duc qui ne connaissait cette femme que pour sa loyauté de servante et son courage au travail. Il pressentit chez elle une forme de sagesse et de force intérieure qu'il n'avait jamais imaginées jusqu'à ce jour.

Alors Shakti tendit son enfant à Tazert qui le prit dans ses bras et lui glissa à l'oreille en guise de bénédiction :

« Nous t'aimerons jusqu'à la fin des temps. »

Chacun des oncles de Manjadi prit à son tour le bébé dans ses bras et lui offrit un engagement solennel. Chacun remarqua avec une émotion discrète les yeux clairs de l'enfant.

« Les yeux de ta mère, affirma Christian de Beaufort. Nous te protégerons, ajouta-t-il.

– Les ancêtres berbères de ton père brillent aussi dans ce regard, dit Gabriel.

– Nous t'accompagnerons et veillerons sur toi répétèrent à tour de rôle le Duc, Artus et Gabriel...

– Nous lirons en toi, clôtura Gao Song avant d'ajouter... Nous t'apprendrons à te lire... »

III

L'enfance de Manjadi

LE FILS DE SHAKTI suscitait l'admiration de chacun. Si petit et déjà gambadant, disons trébuchant, dans les nombreux escaliers du château, se faufilant tel un chat entre les jambes des uns et des autres. Un petit visage rond au regard toujours étonné, mais surtout ce mélange d'yeux indiens et de teint sarrasin qui lui donnait un charme rare. Les femmes se battaient pour le prendre dans leur bras, depuis les servantes du château jusqu'aux nobles dames en voyage qui faisaient une halte à Puivert ou bien venaient s'y ressourcer de poésie et de musique.

Le château de Puivert ne ressemblait à aucun des autres châteaux de la région. Sa tour bossue, les dimensions impressionnantes de sa cour intérieure et sa position privilégiée au sommet d'un petit monticule entouré d'un lac immense en faisaient un endroit très particulier. Mais il n'y avait pas que ça.

Au château de Puivert, on n'était pas guerrier.
On aimait les arts et la poésie.

C'était un haut lieu culturel, havre de paix ou refuge providentiel pour les troubadours de passage. Quelques années auparavant Aliénor d'Aquitaine s'y rendit en villégiature. Elle y inspira plus d'une poésie et y protégea plus d'un troubadour.

On y tenait des assemblées appelées « cour d'amour ». Les plus célèbres troubadours de ces temps y laissèrent leurs empreintes.

Une trentaine d'années plus tôt, une extraordinaire réunion avait rassemblé au château de Puivert des princes et des princesses des deux royaumes. De nobles dames s'enivraient d'écouter les troubadours chanter la *fin'amor*, s'accompagnant de la viole et de la flûte, mais aussi du psaltérion de la cornemuse et du luth arabe. Les chants et les poésies qui se succédèrent des jours durant avaient imprégné de mémoire les pierres du château. Ils adoucissaient les cœurs guerriers et firent rayonner au lointain ces cours d'amour pour l'éternité.

Une devise gravée dans la pierre à l'entrée du château donnait le ton :
« Le savoir a peu de valeur

Si clarté ne lui donne rayonnement »

Lorsque petit Manjadi eut un an, ses oncles se séparèrent. Lors d'une mémorable soirée d'adieu au cours de laquelle sept troubadours rivalisèrent d'adresse en alternant jongleries, chants occitans et récits merveilleux, les oncles de Jandal et sa mère renouvelèrent le serment de Zénodote : « Tous Un ! »

Ce jour-là Manjadi vit pour la première fois des tigres que des ambassadeurs venus d'Inde avaient amenés au château. Ces animaux fantastiques frappèrent tant le petit garçon que leur souvenir s'imprima à jamais dans sa mémoire.

Le lendemain matin, Tazert partit à Saint-Gilles d'où il s'embarqua pour Marrakech, le « pays du couchant lointain ». Gao Song et Artus s'expatrièrent à Assise, où ils devaient dans le plus grand secret, mais ils n'en dirent pas plus, préparer le terrain pour l'arrivée d'un étrange visionnaire. Christian rentra à Paris. Sa demeure familiale, non loin

de la place de Grève, lui manquait. Seul Gabriel resta au château près de Shakti et du Duc.

Âgé de quatre ans, Manjadi impressionnait déjà son entourage. À l'aide d'une pierre blanche, il traçait sur d'autres pierres noires les visages de ses oncles, la silhouette de sa mère et les portraits des troubadours de passage. Ses dessins étaient d'une telle ressemblance qu'ils forçaient autant l'admiration qu'ils inspiraient l'épouvante. Certains voyaient dans ce don une œuvre du démon. « Seul le Malin est capable de recréer l'univers semblable à lui-même ! » entendait-on sur son passage.

L'enfant aimait tout particulièrement se rendre chaque jour à la chapelle de Puivert ou à l'église d'Espérazza quand on voulait bien l'y conduire. Aucune ferveur mystique ne l'animait. Il pouvait passer des heures à observer les artistes réaliser des fresques et des vitraux ou peindre des triptyques de bois pendant que des enfants broyaient et mélangeaient les pigments.

Quelques années plus tard, Odette, qui devait se rendre à l'abbaye de Camon, près de Mirepoix, avait demandé à Gabriel l'autorisation d'emmener Manjadi. Elle lui fut accordée. Ils partirent à l'aube avec l'intention d'y demeurer trois jours. La route pour Camon n'était pas très longue, mais l'équipage composé de la femme, de l'enfant et de trois soldats, mit une journée entière pour la parcourir, car Odette fit souvent halte sur le chemin. Elle parlait avec des paysans qui travaillaient dans les champs, se rendait çà et là dans de petites fermes disséminées le long des bois, s'arrêtait pour prier près d'oratoires providentiels. Chemin faisant, ils rencontrèrent deux cavaliers vêtus de blanc avec lesquels Odette parla. Quel ne fut pas l'étonnement de Manjadi lorsqu'il vit les cavaliers descendre de leur monture et s'agenouiller devant Odette avant de reprendre leur route ! Odette lui semblait cacher une montagne de mystères.

Table des matières

Prologue	VII
I - Le départ de Fès - 6 avril 1199 – 7 Joumada Al-Thani 595	1
II - Manjadi	7
- <i>L'accouchement</i>	8
III - L'enfance de Manjadi	15
IV - Raymondin	27
V - L'initiation de Manjadi	35
VI - Les premières confidences	43
- <i>Odette</i>	43
- <i>Gabriel</i>	46
- <i>Le légat du pape</i>	52
VII - Montségur	55
VIII - Les premiers voyages	69
- <i>Tolède</i>	70
- <i>Marrakech</i>	72
- <i>Montpellier</i>	77
IX - Premier voyage à Paris	83
X - Assise	107
XI - L'errance de Jandal l'Illumineur	127
XII - Deuxième voyage à Marrakech	143
XIII - Comment Tazert rencontra Jandal père de Jandal	161
XIV - Le mariage de Jandal et les années de bonheur	175
XV - Deuxième voyage à Paris – Albert	179
XVI - Le testament	203
XVII - Une rencontre imprévue	209
XVIII - Retour à Marrakech	213
XIX - Petite Shakti	217
- <i>1254</i>	218
XX - Le cinquante-sixième barrissement	225
XXI - Retrouvailles	231
XXII - Le dernier combat de Larvatus	233
Épilogue 5 octobre 2009, Paris	239